

III.

A L'ÉPOQUE CONTEMPORAINE

Au cours des deux cent cinquante dernières années, Bruxelles n'a cessé de se modifier. On ne pourrait pas dire combien de fois elle a changé d'aspect.

Tout ce qu'on peut affirmer, c'est que Bruxelles s'est toujours adaptée à la mode du moment dans sa manière de s'habiller, c'est-à-dire dans sa conception de l'urbanisme.

De l'urbanisme? Oui, l'urbanisme est une façon d'habiller une ville en s'inspirant des idées et des besoins du moment.

Bruxelles adoptera l'urbanisme aristocratique de la période autrichienne. Puis l'urbanisme démocratique de la période française. Puis l'urbanisme grandiloquant de la période léopoldienne. Puis l'urbanisme, mais comment faut-il l'appeler? D'aujourd'hui.



Nr. 21. Le Parc.

A partir de 1713, nos provinces appartiendront à la maison d'Autriche.

Le XVIII^e siècle fut un siècle gracieux, paisible, souriant, le siècle de Mozart et de Grétry, le siècle des menuets et de la poudre de riz.

Bruxelles se para de jolis atours en style rococo. Nous avons conservé quantité de portes, de fenêtres, de façades de ce temps. Et dans ce décor nouveau, les Bruxellois se reprirent à aimer la vie. On raffolait d'opéras italiens. Et précisément, le banquier Bombarda venait d'acheter l'ancienne Monnaie et y avait installé le théâtre de Petrucci et de Farisseau.

Et puis, on s'était remis à aimer la nature. On arrangeait l'Allée Verte. On allait s'y promener; on y regardait les diligences, les baladins, les montreurs de singes savants qui s'accompagnaient d'orgues inventées à Modène par Barberi et qu'on appela «orgues de Barbarie».

Le marquis de Prié, ministre plénipotentiaire de notre souverain, l'empereur Charles VI, donnait de grandes fêtes au palais de Caudenberg. En 1717, il reçut le czar de Russie, Pierre le Grand, le terrible Pierre le Grand. Il le traita fort bien.

Au fond du Parc, il y a un bassin qui porte encore l'inscription: «Pierre Alexievitch, czar de Moscovie, assis au bord de cette fontaine en ennoblit les eaux, par le vin qu'il avait bu, le 16 avril 1719, à 3 h. de l'après-midi». Le texte est là mais le sens en est ambigu.



Nr. 22. St-Jacques.

Ce fut un siècle charmant.

Parfois une ombre de tristesse passait sur la ville. Le 19 septembre 1719, un pacifique marchand de chaises, François Anneessens, fut décapité pour avoir défendu les vieux privilèges des corporations. En 1731, le Caudenberg flamba comme une torche.

La gouvernante générale, une demoiselle âgée, austère et méritante, l'archiduchesse Marie-Elisabeth, faillit bien périr dans l'incendie. Un garde de corps la sauva à bout de bras!

ROCOCO

La disparition du vieux palais de Caudenberg fut le point de départ d'une métamorphose générale de tout le quartier de la cour.

Comme si une fée avait levé sa baguette magique, une fée lointaine, l'impératrice Marie-Thérèse, notre souveraine depuis 1740.

La place Royale sortit de terre. Guimard et Montoyer y édifièrent l'actuelle église St-Jacques. Et la rue Royale. Et le Parc. Et son théâtre. Et la place Saint Michel, plus tard place des Martyrs.

Et la rue Ducale. Ce nom vient du duc Charles de Lorraine, beau-frère de l'impératrice et gouverneur général. On l'aimait tellement qu'on lui éleva une statue de son vivant à la Place Royale. Une place n'était d'ailleurs royale que si elle avait une statue.



Nr. 23. Marché Ste-Catherine.

Charles de Lorraine habitait un joli palais, la future Bibliothèque royale dont le cadre a été fort mutilé depuis. Tout ce quartier avec ses palais imposants et dédaigneux, ses allées rectilignes, ses pelouses sacrées, était fait non pour être habité ni pour être utilisé, mais pour être regardé et admiré.

Urbanisme aristocratique.

SOUS L'ARBRE DE LA LIBERTE

Le 14 novembre 1792, les armées françaises précédées des drapeaux tricolores de la Révolution, faisaient leur entrée à Bruxelles. A leur tête marchait le général Dumouriez, le vainqueur de Jemappes. Trois jours plus tard, on planta au milieu de la Grand-Place l'arbre de la liberté. Les Français furent chassés l'année suivante, mais ils revinrent en 1794 aux ordres de Jourdan, et la Belgique fut annexée à la République française.

Pendant vingt ans, Bruxelles sera ville française, préfecture de province, simple chef-lieu de département, du département de la Dyle.

Les premières années du régime furent désastreuses pour la ville. N'étant plus capitale, n'ayant plus la Cour, elle perdit son industrie d'articles de luxe, elle s'appauvrit et se dépepla.

Le gouvernement de Paris, la Convention et ensuite le Directoire, pratiquèrent une politique antireligieuse qui frappa durement Bruxelles. L'église Saint-Géry fut démolie. On commença la destruction de Saint-Nicolas et on décida de raser Sainte Gudule et d'y ouvrir «un cirque antique»!



Nr. 24. Rue des Minimes.

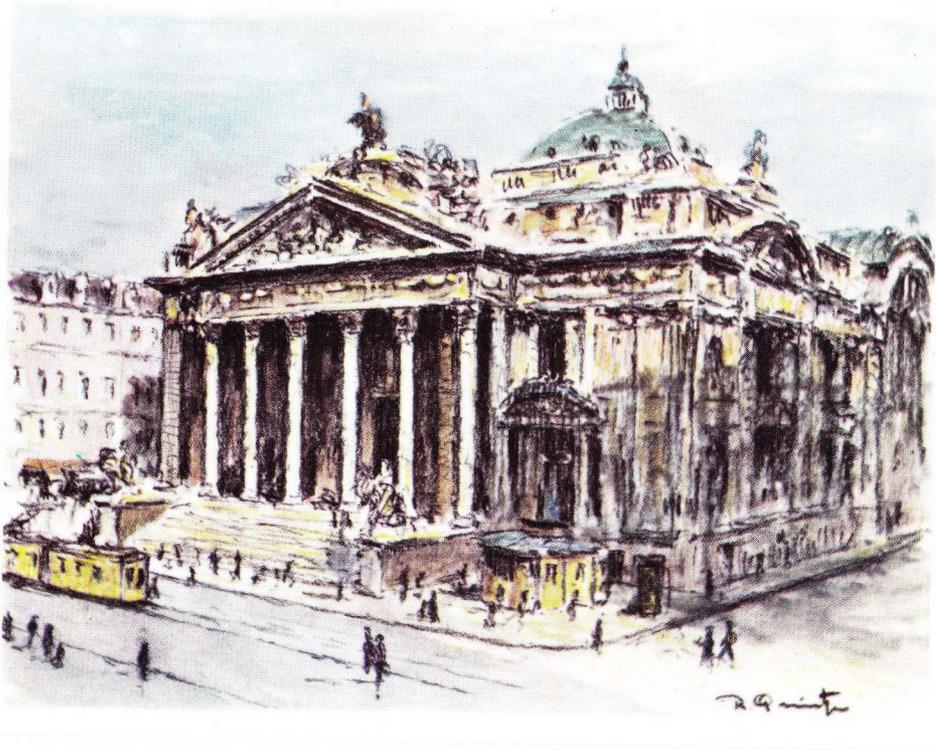
La loi du 15 Fructidor an IV (16 septembre 1796) supprima tous les couvents. Il y en avait 23 à Bruxelles, et importants. Saint Jacques sur Caudenberg devint temple de la déesse Raison, puis temple de la Loi. Les rues furent débaptisées : la Place Royale devint Place de la Liberté; la rue du Paradis, rue de l'Olympe; la rue de l'Enfer, rue du Vieux Conte; la rue du Diable, rue de la Malice; la rue des Moines, rue des Exclus; la rue du Curé, rue du Petit Coq; la douteuse rue St-Laurent, rue des Droits de l'Homme...

Etrange époque! Malheur à qui manquait d'esprit «civique»... Jamais la porte de l'Amigo de l'hôtel de ville ne vit passer autant de suspects, de prévenus, de condamnés...

SOUS L'EMPIRE

L'avènement de Bonaparte en 1799 amena l'apaisement. Le premier consul vint à Bruxelles avec sa femme, Joséphine de Beauharnais, le 21 juillet 1803. Il y revint l'année suivante, aurolé du titre d'empereur Napoléon. En 1810, il nous présentera sa seconde femme, Marie-Louise. Et pendant cette courte période impériale, Bruxelles va subir une lente, discrète, mais profonde transformation.

Par décret du 16 mai 1810, le gouvernement français décida de supprimer les vieux remparts et les remplacer par un cordon de boulevards. Ce travail énorme ne fut achevé que sous le règne du roi Guillaume Ier des Pays-Bas. Et c'est ainsi que naîtra la «ceinture» de belles promenades qui, le long des anciennes portes, porte de Namur, porte de Hal, porte de Ninove, va entourer Bruxelles.



Nr. 25. La Bourse.

Promenade pour les braves gens! Donc, urbanisme démocratique, ce qui était une idée bien révolutionnaire.

De cette idée s'inspirait aussi la création de nouveaux marchés bien organisés, d'une Bourse, d'un jardin Botanique, d'un théâtre, toutes choses qui changeront de place plus tard, mais peu importe. On traça de nouvelles rues sur l'emplacement des anciens couvents, on élargit les anciennes pour la circulation des voitures, on fit passer les grand-routes à travers la ville, la rue d'Anderlecht par exemple était la route Paris-Amsterdam et avait 5 mètres de large! On restaura le canal. On soigna la voirie et l'éclairage — faiblement mais avec conviction. On dégorgea, on aéra.... On fit de Bruxelles une ville nouvelle, aux allures de.... capitale!

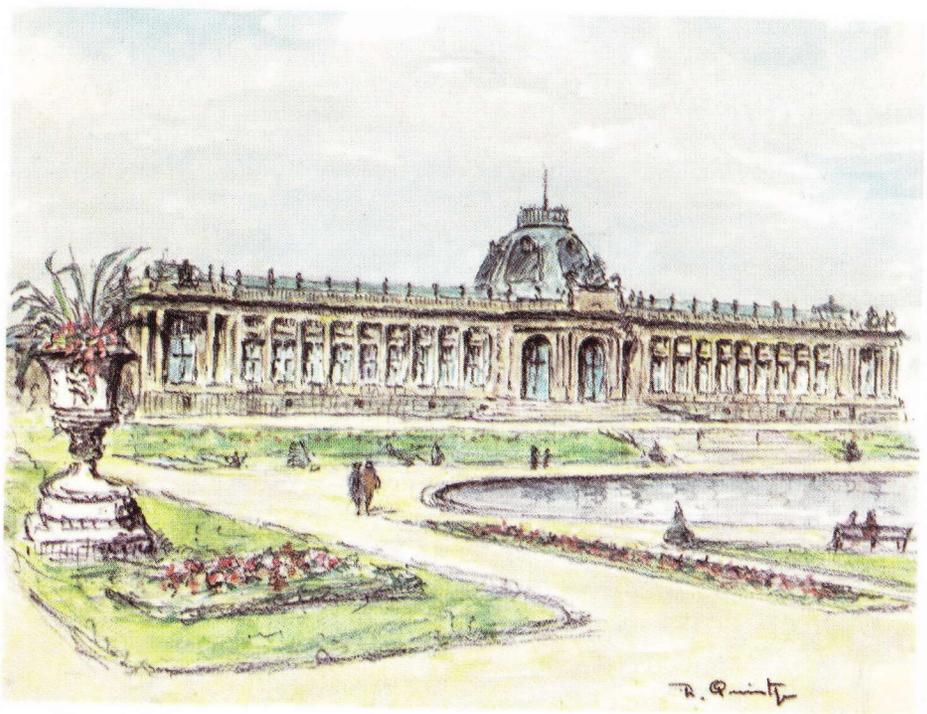
Quel paradoxe! Pour s'habiller en capitale, il fallut que Bruxelles devint ville de province!

SOUS LA COCARDE ORANGE

Capitale, Bruxelles le redevint en 1814, après la chute de Napoléon. La vérité, c'est que le Royaume-Uni des Pays-Bas avait deux capitales: Bruxelles et La Haye.

Le roi Guillaume Ier d'Orange-Nassau, fut accueilli à Bruxelles avec sympathie. Son règne durera quinze ans.

Bruxelles reçut en 1819 ses premiers réverbères d'éclairage au gaz. On prolongea la rue Royale, on installa le nouveau Jardin Botanique, de beaux monuments sévères mais imposants s'élevèrent un peu partout: le palais d'Orange, actuellement palais des Académies, plusieurs édifices en forme de temples grecs tel que l'ancien palais de Justice et le nouveau théâtre de la Monnaie.



Nr. 26. Musée de Tervuren.

La Monnaie ! C'est là que le 25 août 1830, à 8 h. du soir, pendant la représentation de la Muette de Portici, éclata l'insurrection. Et l'union de la Belgique à la Hollande se brisa au cours des journées historiques qui suivirent. Le 23 septembre, les armées hollandaises envahirent Bruxelles par la porte de Schaerbeek. Les volontaires poursuivis dans la rue Royale s'échappèrent par les rues latérales, notamment par le Treurenberg et se reformèrent derrière la barricade qui bouchait la Place Royale.

Les Hollandais campèrent dans le Parc et ils en furent chassés le 27.

Le 4 octobre, le gouvernement provisoire proclamait l'indépendance de la Belgique et le 20 décembre, les grandes puissances de l'Europe acceptaient le fait accompli à la Conférence de Londres.

L'INDEPENDANCE

Le 21 juillet 1831, Léopold Ier était inauguré à la Place Royale. L'avènement du premier roi des Belges fut l'une des grandes heures de l'histoire de Bruxelles.

Elles seront nombreuses ces grandes heures, heures de fête aux fenêtres pavoisées de drapeaux claquant au vent, heures de deuil aussi car désormais la ville participera étroitement à la vie de ses rois.

On n'en finirait pas s'il fallait rappeler tous ces souvenirs. Tout de même, il en est quelques-uns qui hantèrent longtemps les imaginations bruxelloises. Ainsi, ce 5 mai 1835, sous les



Nr. 27. Le Palais de Justice.

tilleuls centenaires de l'Allée Verte, l'inauguration du premier chemin de fer du continent, de la ligne Bruxelles-Malines, par le roi accompagné de ses ministres et de l'ingénieur Stephenson. Une des trois locomotives — car il y avait trois trains — portait le nom de Stephenson.

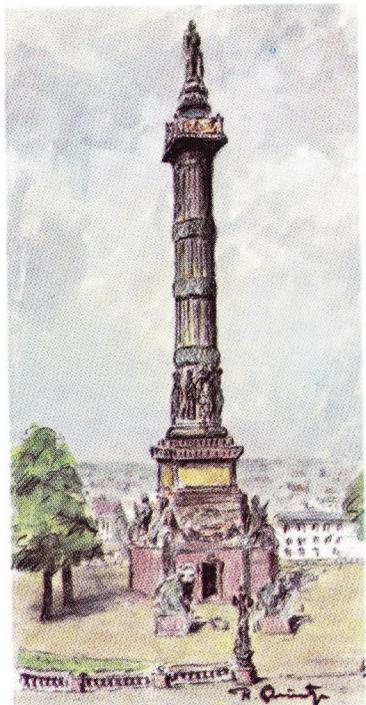
Les deux autres s'appelaient la Flèche et l'Eléphant!

Il y eut aussi les grandes manifestations de l'année 1848, l'année folle. Au moment où tous les souverains de l'Europe se faisaient huer ou chasser, un seul, le roi des Belges, accompagné de la reine Louise-Marie et des trois enfants royaux, assistait du haut du balcon du palais au défilé des écoles au milieu des acclamations. Le chancelier d'Autriche, Metternich, exilé à Bruxelles, avouait n'y rien comprendre. C'étaient les grandes heures de l'histoire de Bruxelles. Fenêtres pavoisées, drapeaux claquant au vent.

ROMANTISME

A vrai dire, le règne de Léopold Ier fut, pour Bruxelles, un âge fort paisible, pour ne pas dire léthargique. Bruxelles fait encore penser à une ville de province, ou plutôt à deux villes de province car la ville basse a un autre climat que la ville haute. Les quartiers riches sont la rue du Marais et la rue aux Laines.

Mais sous cette apparente torpeur bouillonne une ardeur romantique. Déjà lord Byron avait habité rue Ducale. Dans le jardin de la pension Héger, rue Isabelle, actuellement les Beaux Arts, deux jeunes-filles anglaises d'une pâleur pathétique traînent leur nostalgie et rêvent aux «hauts de Hurlevent», Emily et Charlotte Brontë.



Nr. 28. Colonne du Congrès.

Une autre héroïne romantique, la Malibran, dont la voix affola tant d'admirateurs, a épousé le compositeur de Bériot et languit à Ixelles à l'actuelle maison communale.

A Saint-Josse, rue de l'Alliance, une sorte de prophète-philosophe, étrangement chevelu et barbu, rédige un manifeste communiste et se fait expulser par la police. Est-ce aussi un romantique? Qui sait? Il s'appelle Karl Marx.

A la Grand'Place, Victor Hugo, proscrit par Napoléon III, se prépare à foudroyer le «méchant petit prince» en écrivant «Les Châtiments». Il exalte l'Aigle de Napoléon Ier, traite le neveu de perroquet. La maison qu'il occupe s'appelle le Pigeon!

LEOPOLD II

Le 17 décembre 1865, Léopold II monta sur le trône. Le discours qu'il prononça alors fit grande impression: «Messieurs, dit-il, l'édifice peut s'élever et s'élèvera encore».

L'édifice dont il parlait c'était évidemment la Belgique. Mais c'était aussi la capitale.

Car Léopold II voyait grand. Il avait la passion du grandiose.

Et l'on verra Bruxelles se métamorphoser sous l'impulsion personnelle du roi et devenir une ville magnifique, l'une des belles capitales de l'Europe.

L'urbanisme qu'on pourrait appeler léopoldien n'a introduit aucun style nouveau, il resta fidèle au genre classique, solennel, gréco-romain, de l'époque de Napoléon.

Mais il a voulu concilier l'aristocratie architecturale des beaux monuments avec les problèmes démocratiques de salubrité et de circulation, le tout dans un cadre d'opulence et de richesse.

«Je crois, disait Léopold II, qu'un peuple riche est un peuple fort».

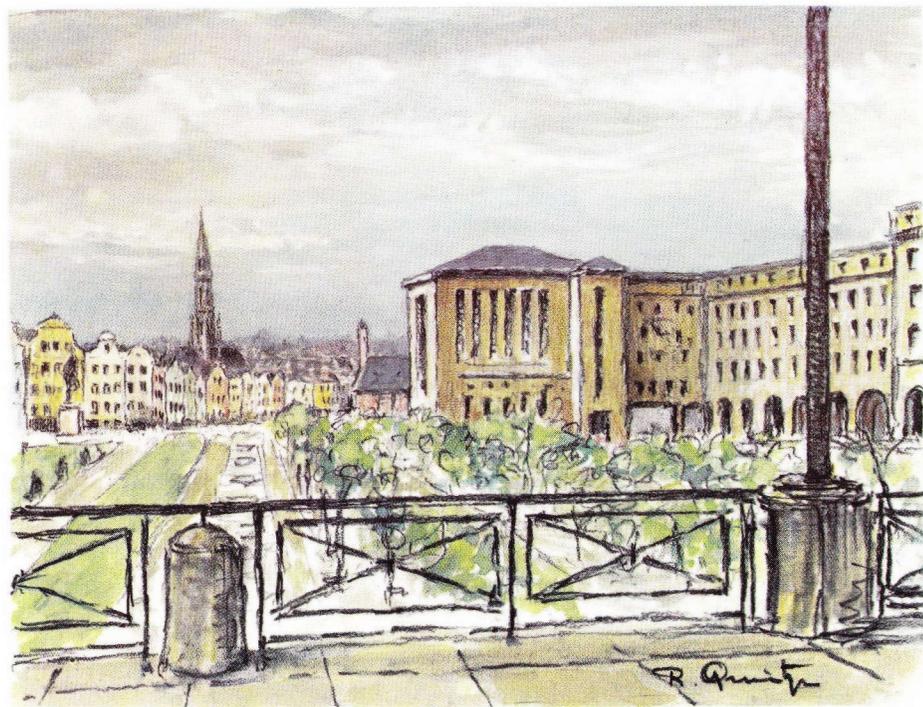
En 1873, l'architecte Suys éleva le temple de la richesse, c'est-à-dire la nouvelle Bourse. Véritable temple à la mode antique précédé d'un escalier monumental flanqué de deux lions, emblèmes de force.

Le secteur riche de Bruxelles s'est déplacé; il a franchi l'enceinte des boulevards et il se situe maintenant au Quartier Léopold et rue de la Loi.

Cette rue de la Loi, Léopold II l'affectionnait; il va l'ouvrir largement sur une perspective de magnificence: l'arcade du Cinquantenaire. Il veut de grandes avenues, de vastes dégagements. Une grande artère relie désormais la gare du Nord à la gare du Midi, deux belles gares de noble mine, un peu prétentieuses. Une grande artère prolonge le boulevard Botanique jusqu'au plateau de Koekelberg où le roi veut édifier une cathédrale gothique semblable à celle de Cologne. Une grande artère reliera le centre de la ville au Bois de la Cambre, comme les champs Elysées à Paris, ce sera l'avenue Louise.

GRANDEUR

Le palais royal de Bruxelles est jugé trop banal; le roi le modifie complètement.



Nr. 29. Mont des Arts et flèche de l'Hôtel de Ville.

Et pour achever les innombrables innovations du règne, voici l'œuvre de Poulaert: le nouveau palais de Justice. On a beaucoup critiqué ce palais de Justice, on l'a qualifié de monument cyclopéen, assyro-babylonien, olympien. Il est bien vrai qu'il est énorme; il est vrai que tous les styles y sont accumulés; il est vrai qu'il a coûté cinquante millions de francs-or. Mais on ne peut nier qu'il est bien dans la note du temps. Cette coupole dressée à cent mètres de hauteur, cette masse dominant tout Bruxelles, c'est grandiloquent, si pas grandiose.

Le roi a la passion du grandiose. Et du progrès aussi. Le XXe siècle n'était pas encore né que Sa Majesté sortait en automobile! Cette automobile était, elle aussi, un monument remarquable et qui plongea les Bruxellois dans une stupeur faite de crainte et d'admiration.

Lorsque le 3 novembre 1901, on apprend que le prince Albert, héritier du trône est l'heureux père d'un fils à qui le roi donnera son nom, Leopold II se rend au palais de la rue de la Science pour y saluer le futur Léopold III, et y congratuler la princesse Elisabeth. Mais tel est le bruit que produit le véhicule royal que le roi juge décent de s'arrêter à bonne distance, pour ne pas incommoder la jeune maman!

Léopold II prépara avec enthousiasme la formidable exposition de Bruxelles 1910, celle qui devait proclamer avec orgueil à quel point «l'édifice s'était élevé».

Mais Léopold II mourut en 1909 et c'est son neveu, Albert Ier, qui inaugura l'exposition en bordure du Bois de la Cambre, dans le quartier du Solbosch.

Et ce fut l'apothéose. La Belgique était parvenue à se

hisser au rang de troisième puissance commerciale du monde et elle étalait ses richesses. Pour Bruxelles, plus que pour toutes les autres villes, ce fut la fin du «bon temps», du temps où la garde civique défilait dans les rues, toutes plumes au vent, du temps où les chasseurs de pinkères en grand uniforme sortaient à la Procession de Saint-Job, du temps où l'on buvait de la Gueuze chaussée de Waterloo, du temps où c'était la paix.

LA GUERRE

Ce bon temps disparut brusquement le 4 août 1914, dans l'extase des acclamations qui saluèrent le roi à l'instant où la guerre commençait. C'était «l'élan du peuple dans un même sentiment de sacrifice».

Et ce fut la guerre. La guerre avec ses horreurs, mais aussi avec ses héroïsmes: le cardinal Mercier dans la chaire de Sainte-Gudule; le bourgmestre Adolphe Max en prison, l'infirmière Edith Cavell qui cachait des soldats anglais blessés dans un petit immeuble de l'impasse Schuddevelde et qui affronta si crânement le peloton d'exécution au Tir National. Et la petite vendeuse Gabrielle Petit qui tomba sous les balles en criant «Vive le Roi!»

Et ce fut la délivrance. Le 22 Novembre 1918, Bruxelles connut la plus délirante journée de son histoire: le Roi, la Reine, les princes, tous à cheval, revenaient du front.

Mais le «bon temps» ne revint pas.

Non, ce n'était plus le bon temps.



Nr. 30. Ecussons.



Bruxelles vécut des instants de poignante douleur : ce défilé interminable de centaines de milliers de gens devant le corps du roi Albert en février 1934; dix-huit mois plus tard, ces silencieuses et dramatiques funérailles de la reine Astrid; en mai 1940, la nouvelle invasion allemande, la Gestapo, la prison de Saint Gilles.... Encore quatre années de cauchemar.

ET AUJOURD'HUI

Mais Bruxelles ne semble jamais avoir connu le découragement. Dès que l'épreuve est passée, on se remet au travail. On démolit et on reconstruit. On commença par la Jonction Nord-Midi, travail titanesque ébauché depuis longtemps et, enfin, réalisé. Les conséquences furent importantes. On entreprit en effet de changer totalement la physionomie du centre de la ville en s'inspirant d'un urbanisme nouveau. Les vieux quartiers furent éventrés. Le joli Mont-des-Arts disparut pour faire place à l'Albertine, un palais colossal et géométrique destiné à abriter la bibliothèque et les archives.

Des buildings en béton, parfois fort élevés, sortirent de terre. De véritables auto-strades avec tunnels et viaducs sillonnèrent la périphérie.

Le visage de Bruxelles se métamorphosa au cours des dix dernières années, au point de devenir méconnaissable. L'a-t-on enlaidi? Certes non. On l'a modernisé de manière audacieuse, sans doute, mais on l'a aussi rajeuni et aéré.

Des îlots de verdure, de larges échappées aux portes

d'accès témoignent d'un réel souci de conserver à Bruxelles son charme de jadis....

Le charme de Bruxelles?

Il est bien vrai qu'on a sacrifié de vieux coins, jolis, lourds de passé et tout parfumés d'histoire.

Mais ce qui fait le charme des choses, n'est-ce pas l'émotion que nous leur apportons?

Et ceci est d'ordre subjectif. Voltaire qui résida à Bruxelles n'en saisit pas le charme. Il parle d'une «triste ville, d'un séjour des ennuis». Baudelaire trouvait que tout y est fade, insipide et endormi.

C'est peu aimable et très injuste.

Un autre écrivain français, Marceline Desbordes-Valmore, émet sur Bruxelles un avis tout différent :

«L'opulence de cette belle capitale cause un étonnement et un bien-être que je voudrais procurer à chacun».

Colette a chanté «la chaleur de la vie» de notre ville, «de la vie policée et douce». Et Weis va jusqu'à dire : «C'est plus beau que Paris!». C'est peut-être exagéré. Mais ceux qui connaissent Bruxelles savent combien c'est vrai. Et beaucoup d'étrangers aussi.

HISTOIRE DES VILLES

VULGARISATION DE L'HISTOIRE
PAR L'IMAGE

BRUXELLES

ÉDITION DE LA SOCIÉTÉ HISTORIA, S. A.

60, RUE JOSEPH II, BRUXELLES 4

TEXTE : J. Schoonjans

ILLUSTRATIONS : Robert Quintijn

LISTE DES AQUARELLES

1.	Ste Gudule	6
2.	Notre-Dame de la Chapelle — Portail	9
3.	Anciens Remparts	11
4.	Rue du Nom de Jésus	13
5.	Chapelle Ste-Anne	15
6.	Béguinage (façade)	17
7.	Rue du Cheval Marin	19
8.	Porte de Hal	22
9.	Symphonie des toits	25
10.	Hôtel de Ville	29
11.	Chaire Sts Michel et Gudule	31
12.	Cabinet d'Erasmus	33
13.	Vieux Béguinage d'Anderlecht	35
14.	Rue des Harengs	37
15.	Petit Sablon (statuette)	39
16.	Sablon — Rosace	41
17.	Place du Grand Sablon	44
18.	Rue de l'Etuve	47
19.	Rue de Rollebeek	49
20.	Hôtel de Ville (flèche)	52
21.	Le Parc	54
22.	St-Jacques	56
23.	Marché Ste-Catherine	58
24.	Rue des Minimes	60
25.	La Bourse	62
26.	Musée de Tervuren	64
27.	Le Palais de Justice	66
28.	Colonne du Congrès	68
29.	Mont des Arts et flèche de l'Hôtel de Ville	71
30.	Ecussons	74